

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 18

Artikel: Petain
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cusait d'avoir suborné sa fille. L'avocat qui plaidait pour l'accusé commença ainsi :

— De toutes les marchandises que la partie adverse a dans sa boutique, il n'en est point de plus fragile que la vertu de sa fille.

On demandait à un avocat ce qu'il pensait d'un homme surpris en adultère :

— Je le trouve un peu paresseux, répondit-il.

On jugeait les suites d'un duel au pistolet. L'un des combattants raconta que, s'il n'avait pas été blessé, il le devait à ce que la balle de l'adversaire était venue s'aplatir contre son portemonnaie.

— Voilà de l'argent bien placé, remarqua le président.

On plaidait un procès d'adultère. L'avocat se leva, et montrant le complice dont la laideur ne laissait rien à désirer :

— Messieurs, regardez tout d'abord cet homme, et dites-moi si ma malheureuse cliente n'a pas été assez punie.

Extrait de la plaidoirie de Me Jacques au tribunal de *** :

— Comme la taupe, il rentre dans son trou, ferme ses cadenas, et met à la porte les chaînes de sûreté.

D'une autre plaidoirie :

— L'introduction, dans une famille, d'un étranger, sous forme d'époux, produit souvent des frictions...

D'un jugement dans une affaire de mendicité :
« Attendu que la femme J. E., épouse B..., mendiait en simulant l'absence totale de la jambe droite.

« Attendu que, poursuivie par les gendarmes, sa jambe droite s'est réveillée et s'est mise à courir. »

Chez le juge :

— Quel est donc le mauvais instinct qui vous a poussé à garder ce porte-monnaie, au lieu de le restituer ?

— C'est pas un mauvais instinct, monsieur le juge, c'est l'instinct de la conservation !

— Vous avez à votre actif quarante-cinq cambriolages sous divers noms...

— En effet, monsieur le juge, quand il s'agit d'affaires de second ordre, je prends un pseudonyme.

— Il m'a accusé d'avoir volé une montre en or ? — C'est doublement faux !... d'abord je n'ai pas volé de montre... ensuite, elle n'était pas en or...

LA TOUTE BELLE PUBLICITE

« Les beautés d'Europe ».

AU début de l'année passée, des acquéreurs étrangers cherchaient à obtenir en Suisse des commandes pour un ouvrage qui devait paraître dans un pays voisin et intitulé « Les beautés d'Europe ». L'Office suisse d'expansion commerciale, à Lausanne, engageait les intéressés à se renseigner préalablement auprès de lui. Aujourd'hui, nous apprenons que cet ouvrage a paru, mais dans quelles conditions... Lisez plutôt !

« On nous communique un luxueux volume publicitaire, abondamment illustré, premier d'une série ayant comme titre général : *Les beautés d'Europe*. Ce premier livre, imprimé sur du très beau papier, en allemand, en italien et en français, s'édite à Milan. Il est signé Renato Amedeo Suarès. Il vise orgueilleusement à faire connaître notre pays dont il décrit les différentes contrées avec une fantaisie superbe.

Voici, sans aucun commentaire affaiblissant, quelques passages tirés du texte « français » concernant le canton de Vaud. Nous « respectons » scrupuleusement toutes les fautes, y com-

pris celles d'orthographe qui ne sont même pas les plus graves :

« Le Léman se développe ainsi qu'un vaste arce de Genève au canton de Vaud, parsenné dans tout son cercle, de pays enchanteurs, se réfléchissant dans l'eau, on grimpe sur les collines qui sont au-dessus, à l'ombre des bois touffus, auquel font couronne, en haut, les sommets étincelants des montagnes et des glaciers : Lausanne, Ouchy, Vevey, Clarens, Montreux, Territet, Chillon, Villeneuve, Châtelard, Neuchâtel se distinguent dans le vaste cadre avec les tours et les clochers profilés dans le ciel ou dans le vert. Il semble de traverser un pays prodigieux, pour les merveilles continues qui se déploient devant le regard du voyageur.

Lausanne est entourée par la chaîne des Alpes, du Dauphiné et de la Savoie, dominée par le sommet du mont Blanc, par la chaîne de montagnes du Valais, de Berne, de Fribourg.

« Silencieuse, travailleuse, moderne, tout en conservant ses caractéristiques historiques qui vont de la Cathédrale en style gathique, construite en l'an 1000, à l'église de Saint-François, bâtie par Amédée VIII de Savoie, à l'Université, et, elle a habilement parsenné ses quartiers de constructions modernes, à servir pour habitations privées ou hôtels, en style simple et distingué. Ses rues sont larges, avec de beaux magasins aux devantures élégantes ; ses places ont des monuments et des fontaines estimables, comme celle de la Justice et la statue de Guillaume Tell. Elle a une bibliothèque cantonale, un ancien palais épiscopal, une mairie historique, bâtie dans le XV^e siècle, et l'ancien château de Saint-Maire.

« Elle est entourée, dans les environs, de magnifiques extensions cultivées à vignobles, qui vont de Lausanne à Ouchy.

« Un chemin de fer funiculaire mène de Lausanne à Ouchy, au port délicieux animé du trafic d'embarcations et de petits bateaux à vapeur et de barques à voile éparses en régate sur le lac.

« Au pied du mont Pellegrino se trouve Vevey, ville reposante et soleillée de vigneron et horticulteurs, recherchée pour la cure du raisin.

« Le Cantin offre mille attractions ; de Nyon à Saint-Cerque, de Coppet, chère à Madame de Staël, la Rolle, de Morges à la Harpe, de Cossonay à Vallorbe, d'Aigle à Avenches, des vallées de Château d'Or avec les pays d'Oex et Rougemont, dominés par la masse alpine grandiose du Jaman, le territoire s'étend vers et soleillée avec la grâce des pays grimpés sur les montagnes, avec les belles constructions dans le style caractéristique suisse, entourées d'arbres et de jardins, les grands champs de tennis et de golf, animés de mouvement et de jeux, les vastes pistes pour les sports d'hiver bien disposées et soignées, et choisies des vrais connaisseurs de la montagne. »

Si, après ça, les étrangers ne se ruent pas en masses compactes chez nous, c'est à désespérer de la publicité touristique !...

Ne trouvez-vous pas ?

RUY-BLAG : Radio-Blagues : Sketches, monologues, chansons, pièces à dire. — Genève, Editions Henn.

Ruy-Blag, cédant à l'instance de nombreux auditeurs, a décidé de publier un choix de chansons, monologues, saynètes et histoires comiques, œuvres puisées dans le considérable répertoire qu'il a interprété à Radio-Genève. Tous ceux qui ont apprécié l'entrain et la gaité des « Cabarets des Sourires », la saveur des sketches de « Fridolin et son copain » et la drôlerie des chansons de Ruy-Blag, sans oublier l'originale fantaisie des « Petites Gazettes de la Semaine » auront plaisir à lire des **Radio-Blagues** où la belle humeur jaillit de chaque page.

Nous signalons en outre — et très spécialement — aux amateurs et aux sociétés littéraires les œuvres contenues dans ce volume. Il y a là un répertoire où l'on pourra puiser à l'aise d'autant plus que le comique qui s'en dégage est toujours de bon aloi.

Nous extrayons de ce petit volume la petite farce ci-dessous :

La Fièvre Zone.

I

Fanfoué d'la Borgnette, un copain
Qui vend de la laitue à l'aune

Est malade depuis l'aut' matin :

Il est atteint d'la fièvre zone.

« Pardon, qu'il m'dit, mon bon Monchu,

« J'on ran compris à cette histouère,

« C'te zon'... ah ! j'en ous ben risu,

« Y a d'quoi s'tapà l'dari par terre.

II

« Paul Pictet disait autrefois

« Qu'entre nò y aurait plus d'frontières,

« Mais aujourd'hui, v'là qu'y en a troués !

« Bon Dieu ! Y a d'quoé se fôte en colère.

« Tos les gab'lous ont disparu.

« Y z'ont disparu... c'tait un' peste.

« Mais par moment, j'ons la berlu'

« Y z'ont disparu... mais y restent !

III

« Parait qu'y est des douaniers fisqueux ;

« Fisqueux, fisqueux, quèqu'ca veut dire ?

« Y est un nom qu'a l'air vénèux,

« Y faut s'méfia et pas en rire.

« Y est un' sal' blagu' des-z-Hollandais

« Y est un' monture, y est un' plaie

« Ah - Y est du propre c'qu'y z'ont fait.

« Ouais, c'qu'y z-ont fait darrièr La Haye !

IV

« La p'tit' zon' pass' dans ma maison,

« Dans mes tuffell's ell' sa balade,

« Ell' partag' mes carrés d'melons.

« Elle coupe en deux mes salades.

« La p'tit' zon' partag' mon plumard,

« Ma fènn' est du côté d'la grande.

« Pour s'entra, y a ren à fàr,

« Dam' ! Ça d'viendrait d'la contrebande !

V

« V'là, Monchu, y est pas rigolo

« De vouèr qu' l'affair' des zon' s'arrange.

« Comme ell' s'arrange sur not' dos,

« J'erouès ben plutôt qu'elle nous dérange.

« On m'avait dit : — Ça ira mieux.

« J' t'en fous' j' t'en fous... Y était d'la ruse

« Mais enfin, quand y est bon y est preu,

« Ça chang' mais y est la mèma chuze ! »

PETAÏN



L est un fait que les ministres qui dirigent actuellement la France ne font pas beaucoup parler d'eux.

On sait que M. Doumergue a accepté de remettre un peu d'ordre dans la maison. On sait qu'il y a Herriot, Tardieu, Barthou. Oui, Barthou, puisqu'il est allé la semaine dernière en Pologne, puis, c'est tout. Combien de gens ignorent que le maréchal Pétain remplit actuellement les fonctions de ministre de la guerre !

Au fait, c'est un homme simple et modeste. Et l'on raconte à son sujet un tas d'anecdotes si jolies, que l'on ne peut résister à la tentation d'en citer quelques-unes :

A des enquêteurs qui lui demandaient de raconter sa vie, il écrivit ces simples mots :

« Pétain, maréchal de France, né le 24 avril 1856, mort le... »

Et se tournant vers eux, il ajouta :

— Je ne puis vous donner la date encore, messieurs ; vous m'excuserez.

En 1920, le maréchal prit son premier congé et s'installa dans une petite ville d'eaux, non sans avoir dépouillé son uniforme qui eût gêné son incognito.

Il se fit ausculter par un médecin de la station, qui s'extasia sur la robuste constitution de son client.

— Que faites-vous ?

— Je suis militaire.

— Ah ! ah ! militaire, répliqua le docteur, en frappant familièrement sur l'épaule de son client. Eh ! bien, mon ami, vous n'avez pas dû en faire lourd pendant la guerre.

Le maréchal sourit, remercia, et tendant sa carte, il sortit.

Le médecin n'en est pas encore revenu d'avoir eu affaire au vainqueur de Verdun.

Un jour que le maréchal était descendu dans un hôtel à Villeneuve, quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître dans la patronne une ancienne cantinière du bataillon de chasseurs à pied où il avait servi comme lieutenant.

— Eh bien ! lui dit-il, vous ne me reconnaissez pas ?

— Non. Qui êtes-vous donc ?

— Pétaïn, voyons !
— Pétaïn ? Pétaïn ? Ah ! oui... je vous remets maintenant. Vous étiez lieutenant, hein ? Pas vrai ?

La cantinière sourit, en retrouvant ses souvenirs. Puis soudain, pleine d'intérêt :

— Dites donc, il a coulé de l'eau sous le pont depuis ce temps-là. Vous devez être au moins commandant maintenant.

Parcs et jardins publics de Buenos-Ayres. — Le Paris de l'Amérique latine — ville de plus de 2 millions d'âmes — est l'une des capitales les plus riches en magnifiques parcs et jardins publics. Un de nos compatriotes, le Dr F. Machon, de Lausanne, qui connaît bien ces merveilles florales, en parle dans un fort intéressant article accompagné de remarquables photographies, que publie *L'Illustré* du 3 mai. A noter en outre : l'écrivain genevois R.-L. Piachaud, interview illustrée ; comment et pourquoi on doit jouer au tennis, par René Lacoste ; le Salon international de l'aviation, à Genève ; la Fête des camélias, à Locarno ; les Grisons, pays des châteaux historiques ; les landsgemeinden d'Unterwald et Appenzell, etc.

L'ANGLAISE ET LE DOMPTEUR

LES risques professionnels des dompteurs?... Il y a des gens qui les nient. Bast ! disent-ils, tous les dompteurs meurent dans leur lit !... N'empêche que, ces jours derniers encore, l'un d'eux a failli succomber sous la griffe d'un tigre.

S'il est vrai qu'un certain nombre de dompteurs sont morts, suivant l'expression populaire, « de leur belle mort », il n'en est peut-être pas un, même parmi les plus heureux, qui n'ait été blessé dans l'exercice de sa profession.

Connaît-on, à ce propos, l'origine de la légende de l'Anglais féroce qui suit un dompteur de foire en foire, avec l'espérance de le voir dévorer ?... Nous la trouvons dans l'histoire de Bidel. Comme toutes les légendes, elle a un fond de vérité.

Bidel s'était marié tout jeune à Mlle Maria Lécuyer, fille d'un montreur de figures de cire. Or, quand il demanda la jeune personne en mariage, le papa Lécuyer, homme à cheval sur les mœurs, lui dit d'abord :

— Mon garçon, vous me plaisez ; mais, si vous voulez épouser ma fille, il faut renoncer à votre Anglaise.

— Mais !...
— Mais, parbleu ! celle qui suit toutes vos représentations. Vous ne direz pas qu'elle n'est pas amoureuse de vous. Elle vous dévore des yeux.

— Ma foi, dit Bidel, j'aime mieux être dévoré de cette façon-là que de l'autre. Mais je n'avais pas remarqué cette dame. Venez donc à la représentation. Vous l'interrogerez devant moi.

Ainsi fut fait. Et le père Lécuyer demeura fort ébaubi quand la dame lui répondit :

— Amoureuse, moi ?... Non ! Seulement, je suis veuve et j'ai besoin de distractions. Je veux être là quand mister Bidel sera mangé.



LA CHANSON DE MADELINE

(Suite).

Cependant, à la valse succédait une polka. La polka, c'était mon triomphe ! Je l'inviterais. Une sardonique grimace des trois Quenoupe m'arrêta de nouveau : je ne l'inviterais pas ! Un regard de Madeline, le premier qu'elle me jetât de la journée, enflamma mon courage : foin des quolibets ! Je l'inviterais ! Et, prenant mon courage à deux mains, je soulevais déjà mon chapeau, où brillait mon rayon de lune ; déjà, fendant la foule, je m'inclinai devant elle, lorsque... Enfer et malédiction !... Je dus me raccrocher convulsivement aux petits sapins du rond de danse : dans ma tête en feu, valseurs, musi-

ciens, spectateurs, et tout le vallon grouillant, et la foule des pattes en l'air, et la terre et le ciel, tout se mit à tourner, tourner, tourner... J'ai vu là... là... à ma barbe, Pleaux, le gros Pleaux, me souffler ma Madeline !... Les voici, bras dessus, bras dessous, qui font leur entrée ! Et elle lui souriait, toute rose de plaisir ; et elle s'amusait comme une folle ! Elle posait tendrement sa main fine, gantée de blanche filloselle, sur la grosse manche en gros drap de ce gros pataud ! Légère et quasi ailée dans son joli jupon vert d'eau, il vous l'empoignait comme un paquet de sottises !...

— Hein ! ça te la coupe !... me souffla, d'un ton de voyou, une voix que je connaissais trop bien.

Malheur ! je m'étais trahi. Pour échapper au mauvais œil, je tournai le dos à Julianne Quenoupe, et, avec une épouvantable grimace, m'adressai à Marie Gattabin, qui s'épanouit à ma vue :

— Viens-tu danser ? lui dis-je violemment. Quand, à en perdre haleine, j'eus bien fait tourner ma cousine, — ouf ! qu'elle était lourde ! — ma mère fit :

— A présent, invite aussi Madeline !
Aïe ! pourquoi crier ainsi ? On n'était pas chez des sourds ! A partir de ce moment, j'eus sur le dos trois furies, dont la voix grinçante remplait tout le vallon :

— Dédé !... Dédé !... Invite Madeline !...
Entraînante, ensorcelante, endiablée, la valse soulevait la foule, versait dans tous les cœurs, de tous ses cuivres vibrants, le vin de feu des juvéniles folies. Allons, hop ! régent et régente, le greffier avec la femme au gendarme, le gros Pleaux avec Madeline, et encore, et toujours avec Madeline !... Quant à moi, dégouté de la fête, de ses pompes et de ses gloires, je rentrai chez moi, traînant le pied, tout seul, sur la route, mon rayon de lune pendant à mon chapeau comme une loque dorée. Quand je revis le jardin vide où elle m'était apparue, j'eus une crise de pleurs ; j'enfouis rageusement mes yeux rouges dans des massifs de feuillage. Hélas ! lierres et jasmins, tout me semblait cuisant. Toutes les rosées du ciel étaient donc taries à jamais ? Je sanglotai de ces sanglots d'enfant où il semble que tout va se briser. Dire que nous avions eu dix ans, et que nous étions comme frère et sœur ; sous ces pommiers en fleurs, je l'embrassais tant que je voulais. J'étais heureux et je n'en savais rien. Aujourd'hui, je l'aimais ; mais c'est elle qui ne voulait rien savoir !... Tout cela, toute ma vie perdue pour un Pleaux, à qui j'avais ancré la palme. Oui, sans doute, mais il avait « l'âge ». Aux yeux des jeunes filles, il n'y pas de palmes scolaires qui tiennent : c'est le plus barbu qui remporte le prix !

XIV

J'avais seize ans. On m'envoya à Zurich, dans une école secondaire. A mon retour, au bout de dix-huit mois, Cerniat me parut plus gris, le pays plus plat, l'horizon plus borné, Marie Gattabin plus fadasse que jamais. Mais Madeline !... Madeline !... Je ne l'avais pas revue une minute qu'à mes yeux sa grâce tranquille fit s'évanouir toutes les splendeurs des capitales. Et je n'étais plus le pauvre ténébreux qui s'en allait soupirant dans les coins. En tordant, devant mon miroir, d'un doigt conquérant, mes trois poils de moustache, je me ré-pétais :

— Cristi de cristi, qu'elle est belle !...
Nos paysans la trouvaient pâle et la traitaient de gringalette. Idiots ! La beauté, pour eux, est chose palpable ; il leur faut des femmes toutes rondes de graisse et rouges comme des cerises. Ses lèvres au pur dessin, la fine arcade des sourcils, l'ovale raphaëlesque de son visage, bref, ce qui échappait à l'œil de Jules Pleaux, c'est moi qui l'avais découvert. Donc, tout cela était à moi ! Mais comment réclamer mon dû ? L'éclair de coquetterie où s'inaugurerait sa jeunesse éclos, que flattait la galanterie du pre-

mier venu, n'était plus qu'un souvenir. On ne la voyait plus, pour montrer une robe neuve, soulever un coin de son sarreau de lustrine. Maintenant, pour l'inviter à la valse, j'aurais soufflé dans tous les cuivres de toutes les fanfares... Mais l'heure était passée de danser en rond. Son œil rêveur se levait par delà les horizons prochains, vers une vie plus ardente que notre vie domestique. On me raconta mille histoires : Mlle Cottier l'avait fait chanter devant une grande dame de passage à Echallens, une baronne, qui voulait l'emmener à Paris ; mon père avait nettement refusé, hésitant même à l'envoyer à Lausanne. Quant à Mlle Véronique, un seul mot de tout cela la faisait tomber en convulsions. Madeline de son côté, s'enfonçait dans un silence que ne rompaient même plus les éclats de sa grande voix. D'un geste découragé, elle avait refermé son piano, son profesur d'Echallens n'ayant plus rien à lui apprendre. Entre elle et la plus impérieuse vocation qui fut jamais, elle voyait se dresser une pauvre vieille, à demi menaçante, à demi suppliante, qui lui jetait l'anathème en de farouches embrassements :

— Ne pars pas !... nous serons si bien ensemble !... N'es-tu pas mon enfant ? Chanteuse de théâtre ! Miséricorde !... Comme si ce n'était pas en abomination devant l'Eternel !...

Madeline ne répondait rien, ne perdait point son temps à récriminer, allant et venant, dans leur petit ménage, d'une allure nonchalante de blonde à l'humeur égale, comme si, toute sa vie, elle se destinait à écurer la vaisselle et à promener la tête de loup le long des plafonds. Mais un je ne sais quoi, une ombre, une idée fixe lui barrait le front, avec un rien de dureté... Elle avait avec mon père des entretiens très sérieux, où elle discutait point par point, l'étonnait par son esprit de suite et sa ténacité. Il était perplexe. Quand j'appris tout cela, mes dix-huit ans prirent feu. En frappant du pied le sol à le faire trembler à dix lieues à la ronde, je résolus d'intervenir :

— Ah ! la mère Dardel étouffe un génie dans l'œuf ! C'est bon, elle aura affaire à moi, la mère Dardel !...

— André !... André !... suppliait ma mère.
(A suivre.) Samuel Cornut.

Au cercle des sports. — Eh bien ! qu'a dit ton oncle quand tu lui as demandé de l'argent ?
— Mon cher, il a fait un bond !...
— Un bon de combien ?...

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC
HALDIMAND, 11

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366
Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums,
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Consolation !...
Quand je suis dans la dèche
Il me reste un plaisir :
Je bois pour m'ébaudir,
Un „DIABLERETS“ eau fraîche.
Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.